

Arlette BOULOUMIE (dir.), *Libres variations sur le sacré dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle*, Cahiers de Recherches sur l'imaginaire, n° 35, Presses de l'Université d'Angers, 2013, 209 p.

Rassemblées sous la direction et l'autorité scientifique d'Arlette Bouloumié dont les travaux de recherche portent sur l'œuvre de Michel Tournier et son substrat mythique, les différentes contributions qui composent ce volume se proposent d'étudier les métamorphoses du sacré telles qu'elles apparaissent dans les ouvrages d'auteurs du XX<sup>e</sup> siècle ne relevant pas strictement, comme Bernanos ou Claudel, de l'orbe chrétien. L'éclectisme, la variété du spectre des « préférences » méritent avant tout d'être salués : au cours de ces pages, on rencontrera Delteil, Morand, Cendrars, Camus, Grosjean et Gracq, mais encore Guillevic, Le Clézio, Le Guillou.

Chaque fois, malgré la grande diversité des auteurs retenus, l'angle d'attaque est le même : il s'agit d'observer comment se manifeste et se configure le sacré dans des œuvres de facture et d'esprit très variés. On est ainsi à l'abri de tout dogmatisme formaliste, de toute approche desséchante : l'œuvre est saisie par le biais de ce qui l'anime et l'exhause, cette part secrète aussi, insaisissable, ce jeu de forces vitales qui sont bien plus du côté de l'élan, du frisson créateur que des dissections stériles et des relevés d'arpenteur. Sans doute — et cela mérite d'être dit et salué — le dénominateur commun de ces méditations critiques tient-il à une certaine *qualité* du regard et de l'approche, juste, sensible, respectueuse, accordée. Il ne s'agit jamais de forcer, de tordre l'œuvre pour lui faire dire quelque chose qu'elle ne dit pas — qu'elle ne laisse même pas entendre — mais qu'on voudrait l'entendre dire pour qu'elle s'assujettisse pleinement au moule systémique d'une approche univoque.

Sans doute y a-t-il là un remarquable dosage d'humilité et de rigueur littéraire qui vaut qu'on le remarque et qu'on le désigne même comme modèle, tout à l'opposé d'une critique qui ne lit pas parce qu'elle n'a pas à lire, tout occupée qu'elle est par la manifestation tonitruante et totalitaire de sa *doxa*. Chaque fois ici, loin des égalisations, des nivellements, des aplatissements et des réductions, une vérité affleure, qui est celle tissée à l'œuvre et à son cadastré sacré. Qu'il s'agisse ainsi du sacré camusien si enraciné dans les richesses et les beautés du royaume terrestre ou du sacré gracquien qui tourne, lui, si résolument le dos à la religion chrétienne, qu'il s'agisse de la formation mythique et spirituelle de Miltiade, le pape africain imaginaire du *Dieu noir*, ou de la pérégrination très immanente de la figure poétique chez Guillevic, la méthode est la même, de relevé sensible, discret, d'écoute attentive, *ajustée*.

La preuve est ainsi faite que le champ critique et l'espace des chercheurs ne sont pas aussi froidement vitrifiés qu'on pouvait le craindre et qu'il reste des esprits libres et curieux, qui osent lire et faire lire, sous des angles et des approches renouvelés, des écrivains qui ne sont pas forcément ceux que l'établissement hypostasie — de manière bien laïque naturellement —, loin des combinatoires formelles et des séductions de l'époque, des œuvres moins connues, moins courues, par ce qu'elles comportent de ferveur et de nuit, d'enracinement mythique, d'imagination symbolique inlassablement au travail.

Philippe LE GUILLOU

**Xavier-Laurent SALVADOR, *Le Pont des âmes. De Zoroastre à l'imaginaire médiéval*, Saint-Martin-de-Castillon, Signatura, 2012, 107 p.**

L'ouvrage retient l'attention par son sous-titre : « De Zoroastre à l'imaginaire médiéval ». Il s'agit d'une étude argumentée sur un motif récurrent des récits médiévaux de voyages dans l'au-delà : le pont que doivent franchir les âmes lors de leur pérégrination après la mort. Seules les âmes des justes pourront le franchir sans encombre. Les infâmes seront confrontés à son rétrécissement, prélude à une chute inéluctable dans le fleuve des enfers. Le point de départ de l'enquête est une *image* : une fresque de l'église Santa Maria de Loreto dans les Abruzzes. L'auteur se livre à une enquête passionnante sur le trajet culturel de cette image dont il croit trouver la source *directe* dans la tradition iranienne. Un bel article de A. Saly, dûment signalé dans le présent ouvrage, avait montré la voie d'une enquête. L'auteur s'y engage courageusement mais parfois imprudemment. On est surpris par la thèse centrale du livre selon laquelle la source directe et unique des légendes chrétiennes focalisées sur le Pont de l'au-delà serait les textes fondateurs du zoroastrisme. Il est très douteux, comme le laisse entendre l'auteur, que le trajet soit aussi direct entre la Perse zoroastrienne et la plume des clercs médiévaux. Il convient de rappeler à ce propos l'hypothèse indo-européenne bien formulée par G. Dumézil. Les similitudes et analogies relevées entre des motifs mythiques appartenant à des cultures différentes de l'aire linguistique indo-européenne ne s'expliquent pas nécessairement par une imitation directe (un copier-coller!) qui se serait produit au Moyen Âge par exemple. Pour pouvoir affirmer l'imitation directe, il faudrait exclure une possible source commune plus ancienne. Or, dans le cas présent, cette source existe : elle remonte à l'Inde. On se reportera au bel ouvrage de A. Coomaraswamy, *La porte du ciel. Essais sur la métaphysique de l'architecture traditionnelle* (Paris, Dervy, 2008), et plus particulièrement au chapitre intitulé « Le Pont périlleux du bonheur » écrit par D. L. Coomaraswamy, épouse de l'auteur qui a révisé et annoté la contribution de sa femme (p. 191-211). Ce grand indianiste décédé en 1947 livre des clés incom-